

LE JOURNAL DE LILO

Couverture :

En clin d'œil à l'inscription de Lilo à la CGT en 1935, c'est la couleur rouge qui a été choisie.

LE JOURNAL DE LILO

Louis BOUCHER (1910-2015)

Texte mis en forme par Bernard Legras

Livre publié le 21/02/2026 sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-2538-8

Auteur : Bernard Legras, 53 rue de Laxou, 54000, Nancy, France
famillelegras@hotmail.com

Site des ouvrages de l'auteur : www.bernard-legras-nancy.fr

Imprimé à la demande en France

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Date du dépôt légal : 21/02/2026

SOMMAIRE

Avant-propos	9
Un peu de généalogie	10
JUSQU'À LA GUERRE	11
PREMIERE DECENNIE	13
DEUXIEME DECENNIE.....	34
TROISEME DECENNIE	68
LA GUERRE	95
LA GUERRE ARRIVE.....	97
"La mobilisation n'est pas la guerre "	97
La hantise de la guerre.....	97
AVANT LA CAPTIVITE – LES COMBATS	101
1939	101
1940	104
Le périple jusqu'à Dunkerque.....	107
La bataille de Dunkerque	109
Quelques jours chez les Anglais.....	111
Retour en France	113
Prisonnier à côté de Joué-du-Bois	115
Départ pour l'Allemagne	119
LA CAPTIVITE	121
1940	122
1941	126
1942	136
Chez Winkelmann	138
Homme de confiance.....	141
1943	142
Dessinateur chez Winkelmann	145
1944	153
1945	159
Mercredi 11 avril 45 : fin de la captivité	161
LA REPRISE DE LA VIE NORMALE.....	165
1945	166

1946.....	169
1947.....	174
1948.....	177
1949.....	179
1950.....	181
LA SUITE EN QUELQUES PHOTOS.....	185
ANNEXES.....	199
Rue Marceau : que de libertés.....	200
Deux poèmes écrits par Louis Boucher pendant sa captivité.....	203
Dunkerque.....	203
Les gênants.....	206
Un article sur Louis Boucher dans la revue locale d'Oullins.....	209
Carte avec Osterwieck et les villes d'alentour.....	210
Lettre de Louis Boucher du 11 août 1940.....	211
Quelques lettres de son frère Mimi.....	215
Quelques précisions sur les prisonniers "relevés" ou "transformés".....	219

Avant-propos

Louis BOUCHER, dit Lilo, né en 1910 à Oullins et décédé en 2015 à Lyon, est mon beau-père.

Il a écrit un Journal, intitulé :

DE MATHIEU BOUCHER & JEANNE-LOUISE-DELPHINE LACOMBE

A LOUIS-JOSEPH BOUCHER & MARIE-MARTHE CHALIER

A partir de ses notes et s'appuyant sur sa remarquable mémoire, il a tapé à la machine à écrire près de cent cinquante pages denses.

Après avoir parcouru ce récit - remis à sa fille Violette, mon épouse -, il m'est apparu que ce texte était digne d'intérêt et notamment pour les Oullinois dont Louis Boucher a partagé la vie.

Une longue vie de 105 ans qui l'a vu devenir Président du Patronage Laïque d'Oullins (PLO) de 1947 à 1963 et recevoir, pour ses activités extra-professionnelles, la distinction de Commandeur des palmes académiques en 1989.

Avec une certaine difficulté - parce que les caractères étaient parfois peu visibles - j'ai numérisé ces pages en m'aidant d'un logiciel OCR (Reconnaissance Optique de Caractères).

Puis, j'ai remis en ordre tout cet ensemble, en n'apportant que des modifications modérées¹ au texte initial et en intégrant des photographies et autres documents². Violette, la fille de Lilo et mon épouse, m'a apporté son aide en participant à la relecture.

Dans la première version, je m'étais arrêté à la fin de la captivité de Lilo. En 2020, j'ai complété ce journal par les cinq années qui ont suivi jusqu'à 1950.

Bernard Legras

¹ Louis Boucher utilise abondamment, peut-être trop, les guillemets, les trois points et les points d'exclamation, mais je n'ai pas voulu modifier son style.

² Les notes en bas de page proviennent toutes de moi. Dans le texte d'origine, les noms propres sont en majuscule. J'ai conservé souvent ce choix. Par contre, pour les lieux (villes, villages...) écrits en majuscule, je les ai remis en minuscule.

Un peu de généalogie

Pour la compréhension de ce qui va suivre, il faut résumer quelques notes généalogiques³ :

Mon grand-père paternel Jean-François-Régis BOUCHER est né en 1837. Marchand de charbon à Rive-de-Gier, lieu-dit Combe-plaine. Il est décédé à 61 ans, en janvier 1898. Ma grand-mère, née Françoise LAURENT, est née à Rive-de-Gier en 1847.

Mon père n'avait qu'un frère aîné, François BOUCHER, né à Lorette, le 22 juin 1873. Après avoir suivi des études au Petit séminaire de Montbrison (Loire), il fut admis à l'école militaire d'administration de Vincennes, d'où sa carrière militaire.

Mon arrière-grand-père maternel Jean-Baptiste LACOMBE, né en 1818 à Roisey (Loire) était patron moulinier comme l'était déjà son père. Marié à Françoise VERNAY, née au Bessat (Loire) en 1820, il s'établit à Saint-Paul-en-Jarez (Loire).

Le couple eut six enfants : Antoine, Delphine, Julien, Zozime, Daniel et Louis. Antoine dit Tony et Julien, mon grand-père entrèrent à la Compagnie des Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée...au PLM⁴ Delphine resta célibataire. Daniel et Louis, les deux derniers sont devenus prêtres. Seul, Zozime continua le moulinage, à Saint-Paul-en-Jarez après le décès de son père le 9 novembre 1895. Avec Anasthasie PARET, il eut deux enfants Marius et Marie, tous deux restés célibataires.

Mon grand-père Julien LACOMBE né le 6 juin 1847 est décédé à Givors, le 18 avril 1898. Il était l'époux de Françoise TOULLIEUX, née à Saint-Paul-en-Jarez le 9 avril 1850.

Ma mère avait trois frères et une sœur : Joannès, Henri, Louise-Antoinette dite Antonia et Louis, le benjamin né en 1885. Seule Louise-Antoinette, depuis 1900, était mariée. Son époux, Louis MONTEIL, était contremaître d'une fabrique de lacets et rubans. Tous deux durent se fixer quelques temps à Bernay dans l'Eure. C'est là qu'est née l'aînée de leurs deux filles, Claudia le 2 septembre 1901. En 1904, le couple est à Saint-Chamond. C'est là que vient au monde Marie-Antoinette le 2 septembre, c'est-à-dire trois ans jour pour jour après sa sœur.

Les quatre enfants de Mathieu Boucher (1877-1940) et Jeanne-Louise Delphine Lacombe (1880-1958) :
Françoise (1904-1956), Henriette (1906-1983), Louis (1910-2015), Régis (1919-2017).

Les cinq enfants de Julien Lacombe (1847-1898) et Françoise Toullieux (1850-1914) :
Jean-Baptiste (1875-1912), Henri (1876-1928), Louise (1877-1920), Jeanne-Louise Delphine (1880-1958), Jean-Louis (1885-1972).

³ J'ai placé tout au début ces lignes du Journal de Louis Boucher ainsi que quelques arbres généalogiques.

⁴ En 1832, la société ferroviaire PLM (Paris-Lyon-Marseille) implante un important atelier de maintenance à Oullins. C'est l'origine du développement de la ville.

PREMIERE PARTIE

JUSQU'A LA GUERRE

Du 12 février 1910 au 1er septembre 1939

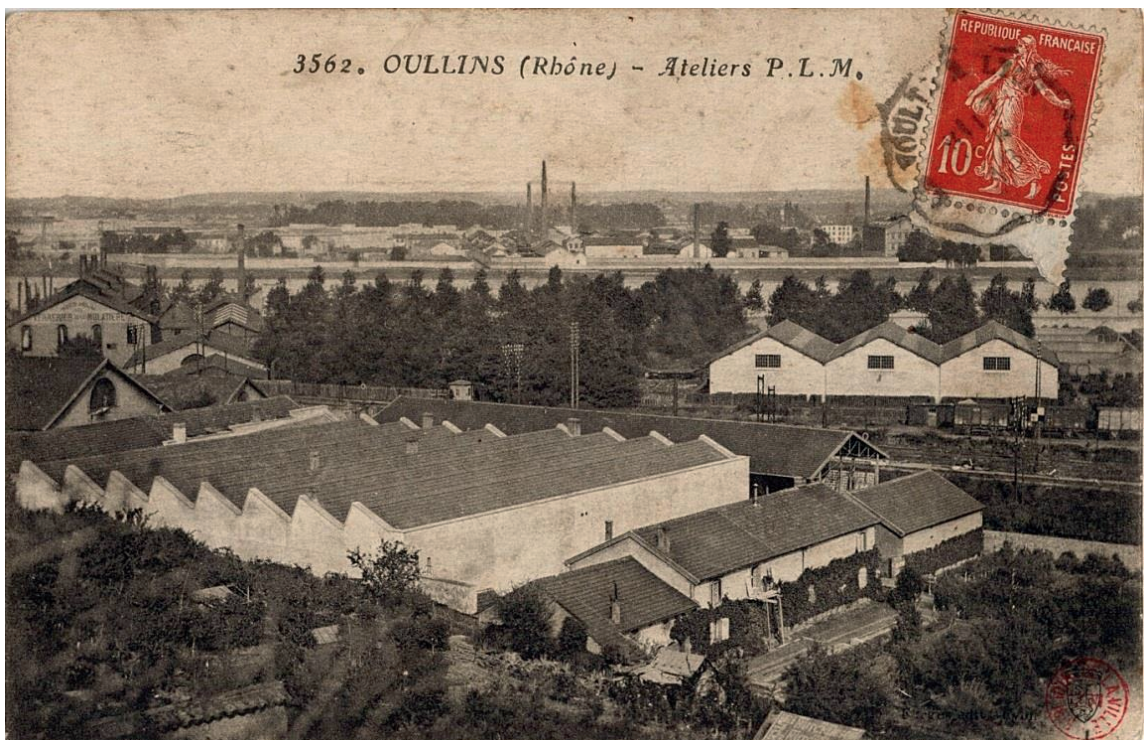
PREMIERE DECENNIE

Je ne sais de quel enfant-modèle de ses connaissances, ma sœur aînée parlait lorsque, pour la première fois, j'ai entendu dire avec éloges "qu'il faisait son journal". Je n'ai pas la prétention de faire, à mon tour, mon journal. Toutefois, je possède assez de notes, autres que celles qui m'ont permis d'établir à ma façon un arbre généalogique, pour mettre au net cet aide-mémoire.

Donc, mon père Mathieu BOUCHER est né à Rive-de-Gier (Loire) le 20 janvier 1877. Ouvrier tourneur, il est venu travailler aux Ateliers de Machines d'Oullins (Rhône) en 1903. Je n'ai jamais su le jour de son entrée au PLM. C'était sans doute en début d'année. Je crois que sa mère est venue habiter quelques temps avec lui à Oullins, et qu'ils logeaient tous deux au no 22 de l'Avenue Jean Jaurès dans le quartier de la Saulaie. C'était donc en 1903.

C'est en 1903, 1er mai, à Rive-de-Gier qu'il a épousé ma mère Jeanne-Louise Delphine LACOMBE née à Saint-Etienne le jeudi 22 avril 1880.

Le premier appartement de mes parents se situait au no 12 de la rue Parmentier, à Oullins. C'est là, que ma sœur aînée Françoise BOUCHER est née le mercredi 27 avril 1904. Une photo a été prise dans la cour de cet immeuble, le jour de son baptême.



Le PLM vers les années 1900, lorsque Mathieu Boucher, le père de Louis, y est venu travailler.

1903

Le vendredi 1er mai à Oullins, Auguste BARRAL, épousait Joséphine SORREL. La mairie était rue Voltaire.

Le nouvel Hôtel de Ville ne fut inauguré que le dimanche 8 novembre, par M. Camille PELLETAN, Ministre de la Marine et par M. Louis NORMAN, député-Maire d'Oullins. M. BARRAL travaillait, lui aussi, aux Ateliers de Machines du PLM. Voici la première explication à une amitié qui sera particulièrement durable.



Baptême de Françoise Boucher (avril 1904)

Photo de famille prise dans la cour du no 12 de la rue Parmentier, à Oullins

Au premier rang, de gauche à droite :

X, Françoise Touillieux (marraine de Françoise – 1850-1914)

puis Louise-Antoinette Monteil ("Antonia") et Delphine (maman de Louis)
avec Françoise dans les bras

Debout, de gauche à droite :

Louis Monteil, Jean-Louis Lacombe (frère de Delphine), une voisine,

puis Delphine Lacombe (marraine de Delphine - maman de Louis)

puis Mathieu Boucher et François Boucher (frère de Mathieu)

1904

Je crois savoir que mes parents sont allés demeurer à Saint-Chamond (Loire), quartier de La Valette, mon père ayant été détaché aux Acieries de la Marine. La chose est exacte. Mon hésitation tient à sa situation dans le temps. Toujours est-il que mes parents ont quitté le logement qu'ils avaient rue Parmentier, dans la Maison Guignond, pour venir demeurer au

numéro 103 de la Grande Rue⁵. Était-ce en fin 1904 ou en 1905 ? Dans cette maison, située à l'angle de la rue Fleury, mes parents devenaient les voisins de M. et Mme BARRAL ! Chez ces amis, Françoise était la vedette.

1905

Le 6 janvier, avec le décès de Zozime LACOMBE, c'est la fin du moulinage installé à Saint-Paul-en-Jarrez par Jean-Baptiste, mais contrairement à une idée ancrée dans mon jeune âge, il y a beaucoup d'autres mouliniers sur les rives du Dorlay ! Il y a notamment toujours le grand moulinage de La Terrasse-sur-Dorlay - autrefois La Terrasse-en-Doizieux - tenu par Alphonse LACOMBE, petit-neveu de Jean-Baptiste.

C'est à Grenoble, le 30 septembre 1905 que François BOUCHER, lieutenant dans l'administration militaire a épousé Joséphine ROLLAND née à Tain (Drôme) en 1883. C'était un grand mariage ! Il y avait là des gradés, des dames en belles robes au premier rang desquelles était Maman et la grand'mère très droite ! Papa au second plan était plutôt discret. Une photo rappelle l'évènement. Je sais que Maman, après le repas, avait accepté une cigarette, ce que sa belle-mère lui a reproché assez vertement. C'était en 1905 !



Mariage de François Boucher et Joséphine Rolland (septembre 1905)

1906

Le dimanche 1er avril est née ma seconde sœur Henriette, au 103 de la Grande Rue d'Oullins. C'est l'époque où Françoise faisait des prouesses devant le buffet de Mme BARRAL.

⁵ La Grande rue est l'artère commerciale principale d'Oullins. Elle fait partie de la route nationale RN 86.

Il me semble encore entendre Lucie et Anna SORREL renchérir les propos de leur sœur ravie des mimes de ma sœur aînée ! M. et Mme BARRAL n'avaient pas d'enfant. Et ceci explique la grande place tenue par ces amis dans la vie de notre famille.

C'est à Grenoble qu'est née en décembre de cette année Lina-Régine BOUCHER, fille de François et de Joséphine.

1907

Tout en étant ouvrier tourneur au PLM, mon père exerce ses talents de graveur sur métaux. Je sais qu'un certain jour, mon père voulait une plaque de porte. Il s'est adressé à un collègue qui précisément gravait et disposait des outils à cet effet. "Mais tu peux bien la faire toi-même, tu écris mieux que moi !" lui aurait dit ce compagnon, qui lui aurait prêté ses outils. C'est ainsi que Mathieu BOUCHER devint graveur.

Ma mère est modiste. Elle a appris le métier à Givors. Chez qui ? Je ne sais plus ! Les noms de Mlle BOURDIN, de chez Baudrand et de chez Coppard me trottent dans la tête. Pour le moment, Maman travaille à domicile. Son frère Henri se marie avec Emilie MARRION née en 1891. De parents verriers, Emilie est née en Italie, à Pise. Elle avait 16 ans à son mariage, donc 15 ans de moins qu'Henri LACOMBE.



*Delphine Boucher, née Lacombe, la mère de Louis était modiste
et portait de beaux chapeaux*

La voici, entre ses deux filles : Henriette née en 1906 et Françoise, née en 1904

1908

Toujours au no 103, Maison Vérots, liquoristes. Il convient de rappeler que les jeunes frères de mon grand-père maternel, nés respectivement en 1854 et 1859, sont prêtres. Jean-Daniel LACOMBE meurt le mardi 15 septembre dans sa 59ème année. Il avait été professeur de philosophie au Petit Séminaire de Montbrison. A ce titre, il avait eu pour élèves son neveu Henri LACOMBE, frère de ma mère, François BOUCHER, frère de mon père, Antoine DESAIRES. A la naissance de son fils RAOUL, ce dernier demande à François BOUCHER d'être parrain. François accepte. Son frère Mathieu est invité. Mme DESAIRES, modiste à son compte à Givors, invite Maman, modiste. C'est ainsi qu'au baptême de Raul DESAIRES, mes parents se sont connus. L'oncle Daniel était considéré le grand homme de la famille. Un bel homme, au grand front ! J'ai entendu dire "Dommage !" par Maman.

1909

C'est probablement en 1909 que mes parents ont quitté la Maison Vérots pour venir demeurer au no 8 de la rue Orsel. Françoise, bien sûr, Henriette bientôt vont à l'école maternelle, rue Raspail.

1910

Au no 8 de la rue Orsel ⁶ : naissance de Louis, Joseph BOUCHER. Bonjour ! C'est moi ! Mon parrain est Louis MONTEIL. Ma marraine est Joséphine BOUCHER, née ROLLAND. Maman a pu me nourrir pendant dix mois.

Si l'on parlait de nos voisins ? - Mme DESGOUTTES « Ce petit sera peut-être Président de la République" a dit son mari à ma naissance ! - Mme ACCIOLI qui a un fils Alexandre. (Un jour, ma mère m'a brûlé le derrière dans un bol d'eau trop chaude. C'est M. ACCIOLI qui a couru chez M. THEVENON, le pharmacien installé dans la nouvelle grande maison du no 81 Grande Rue) - Mme BESSON dont le fils Henri ira à Voiron et aux Arts et Métiers, puis deviendra Directeur des Usines Trayvou, Balances, à La Mulatière.

A six ans, Françoise va à l'école communale au 58, rue de la République (ancienne école privée et laïque de François-Barthélemy Ariès-Dufour). Ce choix en faveur de l'école laïque ne plaît guère à l'oncle Louis, prêtre, le plus jeune frère de mon grand-père maternel.

En 1910, au PLM, il y a eu des grèves. Le mouvement syndical et la lutte anticléricale (Loi de séparation des Eglises et de l'Etat, décembre 1905) ont beaucoup influencé les esprits. Mon père se veut républicain et pour l'école communale ouverte à tous.

1910 C'est aussi l'année des inondations de la Seine à Paris (maximum le 28 janvier).

1911

J'ai trois cousines germaines : Claudia et Marie-Antoinette MONTEIL, Lina BOUCHER. Le mardi 1er août 1911, voici Marie-Françoise LACOMBE, fille d'Henri et d'Emilie. Le lundi 13 novembre, voici un cousin Henri, Julien, Louis LACOMBE fils de Jean-Louis dit "Lili" et de Louise-Aimée Buthion.

⁶ Victor Orsel (1795-1850) est un peintre religieux né à Oullins. Il décora l'église ND de Lorette à Paris.

Est-ce en 1911, que mes parents ont quitté le no 8 de la rue Orsel pour prendre un magasin au no 111 de la Grande Rue ? C'est possible !

1912

Par jugement du Tribunal de première instance de Briançon, en date du 31 janvier 1912, la séparation entre François BOUCHER et Joséphine ROLLAND est prononcée aux torts et griefs de Joséphine. A partir de ce moment, la Grand'mère BOUCHER sera aux côtés de Françoise pour s'occuper de Lina, qui n'a que cinq ans.

Joannès LACOMBE, le frère aîné de ma mère, est en Algérie. Militaire et engagé. J'ai peu entendu parler de lui. Seulement qu'il avait le nez camard, et qu'il était célibataire. Maman semblait gênée d'en parler. On a su en 1912 qu'il était décédé à Batna à l'âge de 36 ans. Au cimetière de Saint-Paul-en-Jarez, il y avait une petite plaque à sa mémoire. Henriette va à la "grande école" comme Françoise.

Le 10 août 1912 est fondé le PLO, Patronage Scolaire Laïque d'Oullins. (Pourquoi noter ceci ? Je serai, par la suite en 1947 président de cette société et ceci pendant dix-sept ans).

Le jeudi 15 août 1912, mes parents, Françoise, Henriette et moi, nous prenons le train pour un grand voyage en Aveyron. Nous allons à Penchot voir Henri LACOMBE, sa femme Emilie et la nouvelle cousine Marie-Françoise. Il y a aussi la grand'mère LACOMBE (Mes parents l'avaient-elle emmenée de Rive-de-Gier ? C'est possible, vu les facilités de circulation de mon père ; mais ma grand'mère jouissait aussi de facilités de circulation au titre de veuve d'agent, en 2ème classe).

Le samedi 17 août 1912, les photographies en font foi. Cette réunion familiale se retrouve à Conques dont l'abbatiale du XIème siècle est célèbre. Ce voyage à Penchot (Aveyron) est mentionné en raison de sa distance et de sa difficulté. De Lyon, il faut passer par Roanne, Saint-Germain-des-Fossés, Montluçon, Limoges, puis Capdenac où l'on prend la ligne de Rodez par Boisse-Penchot. Depuis qu'il est au PLM, mon père bénéficie de permis gratuits en 3ème classe, pour lui-même, pour sa femme et ses enfants mineurs. Ainsi, mes parents se rendent assez souvent, le dimanche ou pour les fêtes, à Rive-de-Gier ou à Grand' Croix, voir la grand'mère BOUCHER ou la grand'mère LACOMBE, ou encore la famille MONTEIL, Antonia étant la sœur aînée de Maman.

Si le train s'arrête à Oullins, pas de problème : à la gare, Givordins, Ripagériens se retrouvent. On est en pays de connaissance ! S'il faut aller chercher le train pour Saint-Etienne à Lyon-Perrache, tout est différent : Papa prend la direction des opérations : "Rue Fleury !" . C'est le point d'arrêt du tramway. Descente à l'arrêt facultatif "Rue du Bélier" ! puis l'accès à la gare par les escaliers en bout de rue. Au retour, de Perrache, c'est la traversée de l'esplanade du Cours (plus tard dénommé "de Verdun").

Nous piquons directement vers l'angle du cours et du quai du Rhône, devant un grand bâtiment de pierres blanches, la Manufacture des tabacs de l'époque, devant laquelle s'arrête le tramway no 10. Parfois aussi, les grand'mères, oncles et tantes viennent chacun et chacune à leur tour à Oullins.



Visite à Conques (1912)

Au premier rang, de gauche à droite : Françoise, Louis, Henriette
 Derrière : Mathieu, Delphine, Emilie Lacombe, dans ses bras sa fille Marie-Françoise,
 Puis la grand'mère Lacombe "Franchette"

Est-ce fin 1912 ou au début de l'année nouvelle, que mon père a photographié le magasin ? Il disposait à cet effet d'un appareil à plaques de verre et d'un trépied. Je figure seul sur le pas de la porte. J'ai un manteau blanc, un chapeau rond de même et un tour-de-cou de plumes blanches. Pour prendre toute la devanture, mon père a dû installer son trépied au milieu de la rue. C'était possible, sans doute, en 1912, à certains moments de la journée !...

1913

Maman tient donc le magasin au no 111 Grande Rue. Le propriétaire est M. JOCTEUR, horticulteur. Côté cour, une ou deux marches d'escalier donnent accès au jardin. Je me tiens là, gâchant de la terre, je fais de la "grabouillasse", un mot sans doute de mon invention ! Je me fais houspiller par le fils JOCTEUR qui veut passer : "Sors-toi de là, Pétrus !" ce qui fait sortir ma mère de ses gonds : "D'abord, il ne s'appelle pas Pétrus !" lança-t-elle avant d'aller trouver la propriétaire. Mme JOCTEUR tenait le magasin à droite de l'allée du 111, tandis que le magasin de modes était à gauche, donc côté Lyon.



Louis Boucher photographié par son père devant le 111 de la Grande Rue (1912)

Dans les vitrines du magasin, mon père expose ses plaques de porte, de boîtes-aux-lettres, de bicyclettes,...et ma mère ses chapeaux avec leurs plumes et leurs oiseaux, des bocaux de pralines, de dragées, et du chocolat "Lombart ; c'est le meilleur !". Je vais à l'école maternelle, rue Raspail. Les apprenties de ma mère m'y conduisent et reviennent me prendre. La directrice est Mme BUISSON et, plus à craindre est la femme de service, Madame - on dit "la mère GIBOULOT". Je découvre des copains et des copines. On joue, on fait des rondes ! on manipule des papiers de couleurs différentes pour les mettre en tresses. Je me rappelle de quelques noms : Lucien PITIOT, Maurice MANISSIER, Pierre PUGNET, Albert PIOT et aussi Rosa GAYTON, Claudia BILLON, Germaine SANGUILLON et aussi Georgette HACK. Dans les rondes, c'est Charlotte BOLOTTE, ma partenaire !

Ce doit-être en cette année 1913 que nous sommes allés, un certain jour, à Grand' Croix chez les cousins VERNAY. Claudius, cousin germain de mon grand-père maternel, était logé avec sa famille dans un bâtiment de direction des mines de La Péronnière. En quelle circonstance se trouvait donc, ce même jour, Antonia, la sœur aînée de Maman ? Tandis que les adultes étaient au plaisir de se retrouver, les jeunes disposaient d'une cour assez spacieuse pour jouer et courir. Il y avait là le fils Claude que l'on appelait "Dudule", qui avait pris de dix-huit ans et qui deviendra, plus tard, ingénieur des mines à Decazeville dans l'Aveyron, mes cousines Dilla et Marinette MONTEIL, mes sœurs Françoise et Henriette et moi. Il y avait une ambiance joyeuse et j'étais ravi d'être mêlé. Je courais et tout à coup, crac ! J'en ai fait plein ma culotte. Des pleurs, des cris ! On m'a nettoyé à l'intérieur de la belle demeure de la cousine Jeanne et j'ai sorti cette répartie restée dans les annales : "Henriette me l'avait pas dit !".

A l'heure où j'écris ces lignes, je mesure cette mission des écoles maternelles où les maîtresses apprennent les règles de comportement de l'enfant et la propreté, tandis que les femmes de service réparent les dégâts.

C'est en 1913, que mon père a loué un appartement au no 18 de la rue Marceau, 1er étage, dans une maison construite un an plus tôt et dont le premier occupant, M. GUICHERD, avait installé l'électricité...l'électricité ! De plus, il y avait les W.C. à l'intérieur ! Formidable en 1913 ! Rue Marceau c'est la Maison BESSEY. Les propriétaires tiennent un grand magasin de primeurs, à l'angle de la Grande Rue en façade de celle-ci, côté vieille maison. Car, il y a une vieille maison BESSEY au no 94 de la Grande Rue, qui est aussi route nationale 86 de Lyon à Beaucaire. Deux boutiques font suite. Celle d'un coiffeur et celle d'un transporteur, café-comptoir. Entre ces deux magasins, une allée donne sur une cour commune à l'immeuble du no 18 de la rue Marceau. En sortant de chez soi, il est possible de déboucher soit sur la rue Marceau, soit sur la Grande Rue d'Oullins. Parmi les locataires, au troisième étage, Mme ACCIOLI et leur fils Alexandre, Mme HACK et leur fille Georgette (du 14 janvier 1910) sont déjà connus. M. Alexandre ACCIOLI père et M. Georges HACK travaillent à la Cristallerie d'Oullins, signalée alors dans le Petit Larousse.

A quelle date, sommes-nous venus emménager au 18 de la rue Marceau ? J'avais noté une date : 1er septembre ou 1er novembre. Ma sœur Henriette m'a indiqué l'autre, je n'ose rien affirmer. Je n'ai rien recherché.

Que sais-je de cette première enfance ? A l'arrière du magasin, sur la table de la cuisine, parfois mes parents jouaient avec moi. Une auto miniature, à cette époque, était une véritable nouveauté. M'envoyant celle-ci d'un bout de la table, il me fallait la renvoyer, une fois, deux fois, encore ! Dans un sens, mon père disait : "A hue !", dans l'autre : "Au pta !". J'essayais de répéter. Mes oreilles distinguaient : Perrache, le train ! bourrache, l'infusion !... Piot, ses parents étaient de Rive-de-Gier, Pitiot, les siens de Givors.

Par ailleurs, un peu plus grand, à la descente du train venant de la Loire, mon père me menait, devant le passage à niveau qui barrait la rue de la gare, pour assister au démarrage de la locomotive en direction de Perrache. J'étais impressionné par cette puissance de la vapeur, ce mouvement des bielles, cette hauteur des roues. Fier, mon père me montrait son travail. Je ne comprenais évidemment pas le merveilleux principe. Dans ce savant assemblage, les pièces étaient familières au tourneur qualifié qu'était Mathieu Boucher.

1914

Je vais plus régulièrement l'école maternelle. Fini d'être confié à "la maman des filles" ou à la mère Chiaberto ! La première demeurait au Bel-Air. Mme Joanny Martinetti avait plusieurs filles dont l'une à peu près de mon âge s'appelait Emma. "Je n'aime pas la maman des filles, j'aime mieux ma maman Delphine" était un mot d'enfant maintes fois rappelé. Quant à la mère Chiaberto qui demeurait en haut d'Oullins dans la Grande Rue, elle avait une grande fille qui s'appelait Marcelle. Son mari, le père Chiaberto, me ramenait au magasin du 111 Grande Rue sur sa brouette, à côté du sac de provisions ou de la bonbonne de vin ! Ce retour en arrière constitue un peu mes premiers souvenirs ! Et j'aimais assez bien cette école maternelle, la plus belle d'Oullins, aux grands tilleuls superbes et odorants, où Marie Mounier ou Juliette Deschamps, les apprenties, me conduisaient à défaut de ma mère.

Le calendrier des PTT était amusant. "Le diabolotin" ! Le titre est évocateur ! Devant une botte surgissait un diabolotin, un enfant avait peur ! Personnellement, je voyais des diabolotins partout, notamment dans le vestibule noir, le soir, rue Marceau...et mon père me conduisait pour me montrer qu'il n'y avait personne.

Comment ai-je su que mes parents, mes sœurs et moi-même étions allés à Genève ? Quel jour ? Je l'ignore. Mais ce devait être un évènement puisque je l'avais noté. Prendre le train, c'était chose assez dominicale. Nous allions voir la grand'mère. La grand'mère Lacombe à Rive-de-Gier. Son voisin de palier s'appelait CHAPPAT... Le Père Chappat me prenait sur ses genoux et avec mon index, je faisais déplacer ses veines sous la peau de ses vieilles mains. Cela m'intriguait. Nous allions aussi à Saint-Paul-en-Jarez. Nous descendions à Grand' Croix et nous nous dirigeons vers "les Rives" où Louis MONTEIL mon parrain dirigeait les usines Ballaz, rubans et lacets. Sa femme Antonia, la sœur aînée de ma mère, y était également contremaîtresse. J'avais deux cousines "Dilla" et "Marinette". Nous allions jouer dans un grand pré d'où je voyais passer le "petit chemin de fer des prés" reliant Saint-Chamond à Pélussin et Maclas, et où j'essayais d'attraper des sauterelles. Si je me fais quelque bobo, on me plaint, on dit "beausseigne !"

Bien sûr ! 1914, c'est l'assassinat de Jean Jaurès, le vendredi 31 juillet. C'est le lendemain, la mobilisation générale. Le mot "guerre" avait déjà effleuré mes petites oreilles. Qu'est-ce-que cela veut dire la guerre ? On se bat ? On est mort ? Je me rappelle fort bien ceci : Ma grand'mère paternelle était à la maison, rue Marceau. A la fenêtre de la salle à manger, d'où l'on pouvait voir la Grande Rue. A son croisement, la grand'mère Boucher me tenait. Des chevaux venant de Brignais ou de plus loin se dirigeaient sur Lyon et j'entends encore le bruit de leurs sabots ferrés sonnait sur les pavés, avec une régularité d'autant plus pénible que la file était longue. Le lundi 3 août c'était la guerre ! Comme beaucoup, mon père était mobilisé sur place et restait donc au PLM où l'on allait tourner des obus. Il n'en était pas de même pour les frères de ma mère, notamment le plus jeune "Lili" qui est monté "au front" et qui a connu le combat à l'arme blanche ! "C'était lui ou moi", racontait-il parfois, bien plus tard.

Le lundi 23 novembre 1914, la grand'mère Lacombe mourait et depuis ce moment ma mère était le plus souvent, et pendant des années, habillée de noir.

Où était François, le frère de mon père ? Lieutenant d'intendance à Auxonne, je crois. La grand'mère Boucher et Lina avaient dû suivre. Nous n'allions plus à La Madeleine près de Rive-de-Gier où la Grand'mère demeurait, où paraît-il on me donnait du lait de chèvre lorsque j'étais petit, et je me rappelle du nom de la voisine "la Louise Moulin", d'un âne et des orties ! Où était Henri, le frère de ma mère, celui qui était allé au Petit Séminaire de Montbrison, comme le tonton François ? Eh bien, il était également officier - mais de réserve - directeur de verreries, il est parti, mais probablement un temps limité. Je l'ai vu en photo en tenue militaire. J'ai aussi cette photo de "Tatan Emilie" et du Petit Julien LACOMBE, né le vendredi 25 septembre 1914, un nouveau cousin germain.

La guerre, on en parlait, mais je ne comprenais pas grand 'chose. La photo du Général Joffre était au mur près du lit de mes sœurs, dans l'alcôve de la salle à manger. Mes sœurs faisaient de la charpie avec de vieux tissus de coton et la portaient à "l'ouvroir" municipal, derrière la mairie.

1915

A l'école maternelle, déjà ! tout petits ! les enfants jouent à la guerre ! Si l'on a un bout de bois en main, c'est un fusil ! pan. Je te tue ! Heureusement Mme MAZET nous fait faire des rondes et calme le jeu ! Pour les rondes, ma partenaire la plus assidue, c'est Charlotte Bolote ! Il y a aussi la Lala ou Claudia Billon, Rosa Gayton dont j'avais voulu manger les cerises qui garnissaient son chapeau... mais ma mère était modiste ! Le mal a été réparé !

Parmi les copains, il y avait Pierre Pugnet dont le père Jean était de Saint-Paul-en-Jarez, Lucien Pitiot qui avait six jours de plus que moi et dont le père était de Givors, Maurice Manissier qui était du 15 ou 20 février, Louis Pagès, Albert Piot qui demeurait au 96 de la Grande Rue et dont les parents étaient de Rive-de-Gier.

C'est sûrement cette année-là, que j'ai chanté comme les autres hors programme scolaire " As-tu vu Guillaume sur la Place Napoléon qui battait sa femme à grands coups de bâton, Poincaré l'attrape par la peau du cul ! ". Ma sœur Henriette était venue me chercher et avait tout entendu. Son indignation s'est traduite à mon arrivée à la maison par une correction...mais j'ai appris ainsi qu'il était vilain de dire des gros mots : cul en était donc un et qu'il était vilain de colporter !

J'ai noté que le jeudi 27 mai 1915, le tonton François était Officier d'Administration de 1ère classe à Dijon. Je crois bien que nous sommes allés le voir à Dijon, tout comme à Auxonne. Lorsqu'il venait de Dijon à Oullins, il rapportait des boîtes de nonnettes ou bien un gâteau à la frangipane...

Au 1er octobre 1915, à la rentrée scolaire, je suis dans la section des grands de la maternelle, mais je n'ai pas mes six ans et je ne vais pas à la "grande école". Pourtant, je me débrouille pour lire ; quant à la géographie de la France, je suis un excellent perroquet. Mes sœurs ont un jeu de loto départemental. Avec elles, et aussi parfois avec mon père et ma mère (lorsqu'elle est occupée, elle dit de tenir une carte pour elle), je suis content de jouer. Je veux placer mon pion et réciter mon département avec ses chefs-lieux et ses sous-préfectures. Ainsi, je progresse à chaque partie. "Tu le cornais le père à Pignan ? Tu l'as vu monter Limar ?", mon père connaît ces trucs et cela se grave ! - Nord, chef-lieu Lille, sous-préfectures : Dunkerque, Hazebrouck, Douai, Valenciennes, Cambrai, Avesnes. Ne cherchez pas à me les faire réciter dans un autre ordre !

A la maison, mon père a placé contre le mur, une grande carte de France *Taride*⁷ et il pose de petits drapeaux : le front ! - Avec *Le Progrès*, nous achetons *Le Miroir de la Guerre*, de couleur bistre. Je suis très impressionné par ces poilus dans les tranchées et ces corps parfois accrochés aux arbres ! "Je ne veux pas aller à la guerre" - Eh ! Pourquoi - " Parce qu'on revient avec quelque Chose en bois !"

Il y avait "au Perron", ancienne résidence des archevêques de Lyon, transformé en la circonstance présente en hôpital militaire, de nombreux blessés et l'on pouvait voir des hommes avec une jambe de bois, on disait aussi "un pilon".

M. BARRAL était très fort pour me faire marcher : Il feignait lire le journal : " Tiens, disait-il, qu'est-ce que je vois ? la classe trente qui est mobilisée ! Mais c'est la classe à Lilo !"... On m'appelait "Lilo". "Aquila" était inscrit sur le ruban de mon chapeau de feutre bleu marine. Un jour, ma mère m'emmena à Lyon, voir son oncle Louis, rue de la Bombarde. Cet oncle, comme son frère Daniel décédé, était prêtre. Il était vicaire à Saint-François-de-Sales, et paraît-il, il aurait pu être chanoine. L'oncle était malade assez sérieusement, mais il me prit sur ses genoux et m'apprit que "Aqui" était un mot latin qui voulait dire "aigle". Je m'en suis toujours rappelé, mais mes connaissances en latin se sont arrêtées là.

⁷ En 1895 la société Taride aidée du personnel consulaire de l'Union vélocipédique de France et des agents voyers, ingénieurs et conducteurs des ponts et chaussées, édite ses premières cartes en noir et blanc échelle 1/250000.

L'oncle Louis LACOMBE est décédé, suite à une jaunisse, le dimanche 12 décembre 1915. Ma mère m'a emmené à ses funérailles à la cathédrale Saint-Jean. J'ai le souvenir de cette cérémonie avec déambulations impressionnantes...c'est bien sûr, un peu flou ! L'oncle repose à Loyasse. Les deux frères avaient fait construire à St-Paul-en-Jarez un caveau à l'intention de leurs parents Jean-Baptiste LACOMBE et Françoise VERNAY et leurs descendants directs. Au décès de ma grand'mère LACOMBE, née TOUILLEU, l'oncle Louis avait marqué sa réprobation à Antonia, la sœur de ma mère, qui avait fait mettre Françoise TOUILLEUX dans ce caveau : la petite ouvrière qui avait épousé le fils du moulinier était ce que l'on appelle "une pièce rapportée". Quant à l'héritage de cet oncle Louis, il en sera beaucoup question dans la famille, un certain CASSON s'étant fait désigner légataire universel ! Ce dernier prêtre à Lyon, avait été élève du Petit séminaire de Montbrison et de Daniel LACOMBE. Ce caveau à perpétuité et cet héritage de l'oncle Louis sont des sujets qui, dans les années à venir, résonneront dans ma petite tête qui sera intriguée, choquée, amusée et éclairée.



Avec la famille Barral, amie de la famille Boucher (1916)

Au premier rang, de gauche à droite : Henriette, Louis, Françoise, Auguste Barral, Delphine
 Derrière : Anna Sorel (sœur de Mme B.), X, Mme Joséphine Barral, Lucie Sorrel (sœur de
 Mme B.)

TAISEZ-VOUS, MEFIEZ-VOUS, LES OREILLES ENNEMIES VOUS ECOUTENT (En France, dans tous les trains, dans tous les wagons et dans tous les compartiments, on pouvait lire cette affichette rappelant que l'on était en guerre.)

1916

A la reprise de l'école, en janvier 1916, je suis accepté à la "grande école" dont le directeur est Claudius MOREAUD. Il est réputé sévère. Son fils, également prénommé Claudius, instituteur, mobilisé dans un régiment de zouaves, sera victime de la guerre au cours de cette année 1916. C'est Mme PARDON qui fait la sixième classe, ce qui correspond au cours préparatoire. Son mari est mobilisé. Elle n'est pas souriante.

Lucien PITIOT, Maurice MANISSIER, Pierre PUGNET qui est du 16 mars 1910, ont comme moi quitté l'école maternelle. Et je retrouve les copains de la section des grands de l'an dernier. Ils sont nés en 1909 ; nous sommes 65 ! Il y a là des espagnols (leurs parents sont venus en France au début du siècle, beaucoup sont verriers), on les appelle les "pagots". Les Italiens, il y en a aussi, ce sont les "macars" diminutif de macaronis. Le racisme est déjà là ! On apprend *le livre de Léontine*, le rose, puis le bleu !

Je retrouve des notes selon lesquelles mes parents sont allés à Valence. Nous devons être tous les cinq. Mon père a acheté une bague à ma mère et cela, je m'en rappelle. Mme GONON dirige l'école de filles. Elle en impose ! Françoise est en 1ère classe. C'est la classe du certificat d'études. Mme BAJARD est l'institutrice de cette classe. Henriette est en 3ème classe avec Mme VILLENEUVE qui est souvent malade ; l'an dernier (en 1915) en 4ème classe, Henriette était avec Mlle ISRAEL, une personne un peu voûtée. C'est en 1916 que mes parents, mes sœurs et moi sommes allés à Bessèges (Gard), où Henri LACOMBE, frère de ma mère, était directeur des verreries. Des photos marquent ce court séjour au cours duquel Marie-Françoise me disait : "Si tu n'es pas sage Lilo, je te ferai prendre par les gendarmes !" (La gendarmerie était de l'autre côté de la rue par rapport à leur maison).

François BOUCHER, la grand'mère et Lina sont à Saint-Brieuc. Ma sœur Françoise obtient son certificat d'études avec la mention très bien première du canton de Saint-Genis-Laval, le Prix du Conseil général. Henriette est première de sa classe ! Bientôt, à mon tour, je serai imprégné de cette notion de classement. Je me rappelle d'une feuille de papier donnée par Mme PARDON, je l'ai rapportée à la maison fin juillet, j'étais 13ème sur 65... 65 ! Nous sommes en 1916 !

Je me souviens qu'il y avait des poux ! La maîtresse vérifiait nos cheveux... un bruit sec sur un pupitre ! : c'était un des nôtres qui exécutait un indésirable du bout de sa règle ! La discipline était dure. Il en fallait avec un tel effectif ! "BOUCHER, tu n'as pas ton mouchoir ? On va t'allumer ta chandelle". J'étais vexé, mais je me rattrapais en distinguant bien les oin, les ain, les ein, les ien, les ian et en comprenant les indications du boulier.

Rue Marceau, je suis attiré par la cour et aussi pas celle du 96 de la Grande Rue où évolue Albert PIOT. Quand on joue à la guerre : on fait des prisonniers, c'est comme cela que l'on se détend !!! Au-dessus de la porte donnant sur la rue, il y a une plaque bleu-clair à lettres blanches : "POMPIER... CAPORAL CLAIRON". Dans l'immeuble habite M. Pierre GILARDOT qui assume cette fonction au corps d'Oullins. Ceci me rappelle qu'en me rendant à l'école maternelle derrière la mairie, j'aimais que l'on me hissât pour apercevoir la voiture rutilante et les cuivres étincelants du garage par une lucarne rue Jean-Jacques Rousseau.

L'été, les vacances finissent avec septembre. La scolarité commence au premier octobre. Je vais en 5ème classe chez Mme MEILLERAND, une dame douce qui fait un cours élémentaire. On récite *La poule noire de grand'mère...*

On chante en tournant dans la classe, autour de l'ensemble des bureaux, à onze heures et à quatre heures, le soir. :

...J'aimerais bien revoir la France, mais bravement mourir est beau ! Gloire au drapeau ! Gloire au drapeau !

....Il a sa gourde, il a sa pipe. C'est un gaillard tout plein d'entrain !...

ou bien :

....Braver hardiment les grands coups de vent qui font craquer la mâture !

Une récitation me revient : "J'ai vu la mer à Saint-Malo, la grande mer bleue et profonde, rien n'est aussi beau dans le monde. Je serai marin, c'est mon lot !...".

Dans les récitations qu'apprenaient mes sœurs : "Ce sont des uhlands qui mettent en joue un enfant qui jouait avec un fusil de bois"...C'est à pleurer !

Moi aussi, j'ai des soldats en terre cuite. Mes sœurs m'ont tricoté de petits habits pour qu'ils aient chaud. On leur met de la charpie sur leurs blessures... J'ai cassé la jambe d'un cavalier !...C'est la guerre, avec ses morts ! Le conditionnement est total. Sur la carte *Taride* les petits drapeaux ne changent guère de place. C'est le front ! C'est Verdun !

1916 : combien de morts ? et déjà l'hiver approche avec ses fleurs de glace aux vitres de la salle à manger.

1917

L'hiver, les grands froids : je me rappelle des glissades dans les cours de l'école, de la grande Rue enneigée et d'un tramway à impériale qui avait déraillé entre la rue Fleury et la rue Marceau.

A l'école, à onze heures, il fallait s'aligner en rangs : rang du "Haut" et rang du "Bas". Deux rangs face à la rue de la République pour le "Bas". Les petits les premiers devant, coté grand portail, puis la 5ème, la 4ème...etc. " A droite, alignement !" ...et gare si l'alignement était mauvais, si une sottise était vue ! Un coup de sifflet de "chef de gare" et dans un premier temps, nous baissions le coude gauche...un second coup et un quart de tour nous mettait face au départ. Nous descendions alors sur le trottoir en direction du pont d'Oullins. La rue Fleury, puis la rue Marceau étaient comme des stations de chemin de fer ! Oh ! ce sifflet du "père Moreaud" ! Et gare aux polissons ! La raclée et au piquet !

Il n'y avait qu'un homme dans cette grande école avec le directeur : un certain Jeannin, dit Tom-Pouce qui était au cours complémentaire et pour raisons physiques n'était pas mobilisé. Parfois, il faisait le chant en d'autres classes. Il m'avait dit, un jour, que je chantais comme une casserole ! Oh ! ce n'était pas drôle ! : "En ordre de bataille...en avant, en avant, marchons !" C'était bien dans le ton de l'époque !

Tout est triste à Saint-Paul, aux Rives : "Dilla" est bien malade. Elle tousse, elle est "poitrinaire". J'entends parler de liaison avec le décès de la grand'mère LACOMBE. La tuberculose fait des ravages Effectivement, c'est le lundi 18 juin que "le porteur de

dépêches" sonne à notre porte : Dilla décédée, funérailles..." Il n'y a pas de téléphone en 1917 ! Maman est bien peinée, c'était sa première nièce ! née à Bernay dans l'Eure.

Par ailleurs, la guerre continue et fait de très nombreuses victimes. Maman n'en finit pas de faire des chapeaux de deuil avec de longs voiles noirs pour des mamans et pour de nouvelles veuves. Je me rappelle l'avoir accompagnée pour faire des visites de condoléances chez des clientes. Et je revois ces photos, dans un petit cadre, de ces fils, de ces pères, ces militaires disparus. Tombés au champ d'honneur !...Où ? On ne sait pas ! - On ne sait pas, alors il est porté "disparu". C'est le cas du voisin de palier Joseph Delhay, assureur, On ne l'a jamais revu. Moi, bien sûr, je ne pouvais m'en rappeler.

1^{er} octobre : C'est la rentrée. Ma nouvelle maîtresse s'appelle Mlle THIBAUDIER. Je suis en 4^{ème} classe. Henriette est en 1^{ère}, dans la classe du certificat d'études avec Mlle ERARD.

Et Françoise ? Eh bien ! Sur les conseils de Mlle LARREGUY, institutrice au cours supérieur, mes parents ont envoyé Françoise à l'Ecole Primaire Supérieure de Villefranche-sur-Saône, après un succès à l'examen des bourses. L'objectif est la préparation du brevet élémentaire et le concours d'entrée à l'Ecole Normale.

Il nous arrivera, depuis cette décision, d'effectuer le voyage le dimanche et d'aller déjeuner chez Soitel, à l'Écu de France ou aussi à Jassans chez Thonon. Françoise a une amie à Jassans, c'est Fernande BERNE dont le père est cheminot sur la Compagnie départementale. Françoise obtient de bons résultats, mais il est plus difficile d'être première. Juliette RABUT avec laquelle elle sera très amie, la devance. La directrice est Mme GAUDIOZ. Mlle Marcelle VERMARE (la fille du député radical-socialiste élu sur la liste d'Edouard Herriot en 1924) est professeur d'enseignement ménager. Papa connaît bien M. François VERMARE.

1918

La guerre dure ! Je me rappelle des cartes de pain, couleur son, avec lesquelles j'allais quelquefois, muni du ticket du jour, chez Mme BERGER, la boulangère. Les cartes de sucre étaient bleues. Dans les conversations, j'entends beaucoup parler de Clémenceau.

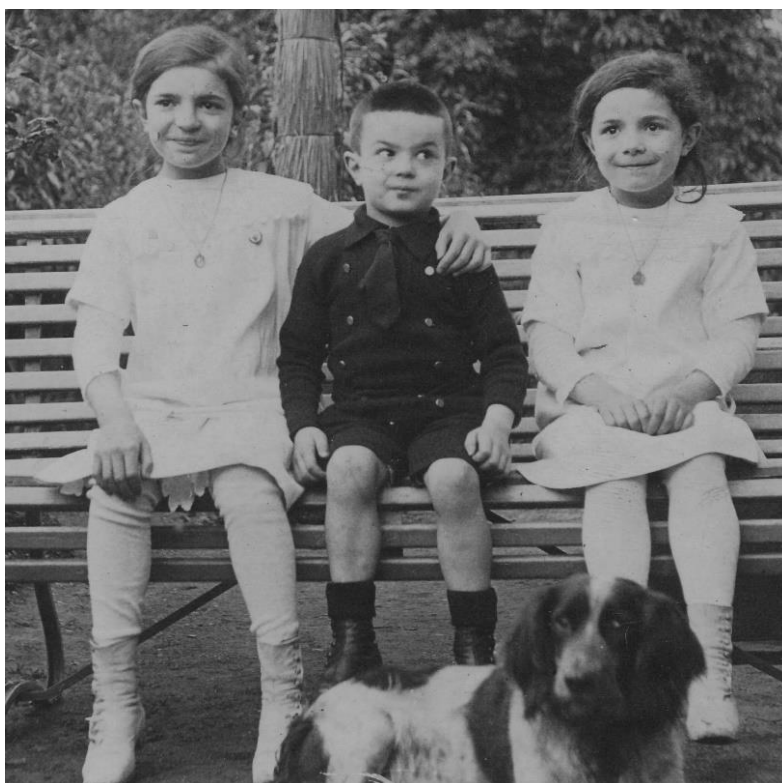
Nous aimions aller chez nos amis BARRAL. Papa a fait des photos dans le jardin. Il faut bien l'écouter, ne pas bouger ! Remarquable est celle où je suis avec mes sœurs et à mes pieds, "Flora", chienne cocker.

Je me rappelle une foule de choses sur cette époque. L'absinthe ? J'ai vu servir l'absinthe dans des grands verres allongés au-dessus desquels on posait une sorte de cuillère percée de trous-entonnoirs. Sur la cuillère, on mettait un morceau de sucre et par-dessus, on versait l'eau fraîche qui allait troubler l'ancêtre du Pernod. C'était rare, mais c'est bien gravé !

Papa travaillait de nuit, une semaine sur deux. Il partait avec son repas d'ans un panier carré en osier, fermé par une tringle. Son contremaître se nommait CHAMEROY. Ce dernier venait quelquefois à la maison et il m'appelait "mon petit lapin" !...Maman ne l'aimait pas car il levait trop facilement le coude et entraînait mon père !

Aux ateliers PLM, mon père continuait à tourner des obus. Nous avons un aperçu de son travail à la maison : deux chemises d'acier, en forme d'ogive, la pointe posée sur une base en bronze, brillaient et constituaient deux vases encadrant une pendule. Celle-ci, à l'inverse, posait sa base fermée sur un large pied tourné en bronze ; le mécanisme était ingénieusement inséré en un cylindre de dix centimètres de diamètre traversant

perpendiculairement l'imposante chemise d'acier. Mon père avait le monopole de remonter la pendule. Et puis, il y avait la suspension ! Du plafond de la salle à manger descendait un ensemble assez original pour le genre : au centre, une chemise d'acier brillante, pointe en bas, avec sur la base, l'agencement de la lampe électrique principale à allumage distinct ; autour, comme soutenues par des chaînes se trouvaient quatre lampes complémentaires avec leur petit chapeau en verre, en forme de tulipe à bordure rouge. L'important chapeau blanc de la lame centrale était translucide et de la sorte, la pièce était bien éclairée.



Louis entre ses deux sœurs (1918) et Flora à ses pieds

En octobre 1918, je passe en troisième classe avec Mlle Claire MOREAUD, la fille du directeur. Elle est souvent habillée de noir, en deuil de son frère. Elle paraît sévère avec ses grosses lunettes et elle l'est bien. Les études deviennent plus importantes et les sujets incitent plus à l'éveil. Certes, il y a un temps pour les récréations. Nous jouons aux billes, aux osselets, aux cinq pierres ou avec des soldats en papier qu'il faut retourner du côté face avec la main. La guerre marquait ainsi notre vie d'enfant et impliquait même le jeu de saute-mouton par le "coup de grâce des généraux". Il fallait donner un nom de général et un coup de pied au derrière en sautant. Bien sûr, un nom de général français !

Cependant, il était question de l'avance des Alliés. Il y avait une impression d'espoir.

Or, un soir, le mardi 15 octobre, des explosions successives font peur. Mme PUEL, notre voisine de palier, frappe à notre porte. Elle imagine que ce sont des Zeppelins ! Mon père la rassure : "Non, il n'y a plus de Zeppelins !" Le soir même, on a su que c'était l'atelier de chargement des obus de Vénissieux qui sautait. Parmi d'autres dans la Grande rue d'Oullins, les vitres de la devanture du teinturier VOILLOT, à l'angle de la rue Marceau, ont volé en

éclats. Il y eut des blessés, mais pas de morts à déplorer. Mlle MOREAUD nous fait apprendre ce poème d'André Fontaine :

Noël pour la grande Paix qui vient
Sonnez cloches de la justice
Voici l'aube réparatrice
Montant du sol ensanglanté !

Et, un matin, M. Jean PUGNET vient chercher son fils Pierre. Il était près d'onze heures. Quelle primeur ! Peu après, la maîtresse nous dit : "Il n'y a pas d'école cet après-midi". On entend les cloches sonner à toute volée ! C'est l'Armistice ! C'est fini la guerre !

Je ne sais plus ce qui a suivi. Je suis rentré à la maison. Après le repas, on ne m'a pas empêché d'aller jouer puisqu'il n'y avait pas d'école. Je ne me rappelle plus des réactions de mon père, ni de ma mère. Ma mère était souvent fatiguée. J'ai compris plus tard, la relation qu'il y avait avec un événement futur. Que faisait ce jour-là Henriette ? Après son premier prix au certificat d'études, elle était au cours supérieur avec Mlle GUENIN.

De la cour, je suis allé dans la rue où les gens criaient leur joie... j'ai suivi les copains jusque dans les maisons Rolandez...et vers la gare...! Oui, ce matin-là pas comme les autres, c'était le lundi 11 novembre 1918. Et, joyeux, depuis la petite place Arles-Dufour, bras dessus dessous avec les garçons du quartier, nous nous sommes mêlés à la foule qui défilait en scandant : "Conspuez Guillaume ! Conspuez Guillaume ! Conspuez !..." Jamais, je n'avais fait pareille entorse à la discipline qui voulait que je ne sorte pas de la cour de l'immeuble ou, avec permission, de celle de Bébert PIOT ! Je ne me rappelle pas avoir été réprimandé. J'ai bénéficié du soulagement général de ce jour exceptionnel ! C'était, disait-on, "la der des ders" !

La démobilisation des "poilus" ne fut pas immédiate, mais progressive ; C'est ainsi que dans école, Ms Jean-Pierre FABRE et Félix PARDON, instituteurs avant la guerre, se sont retrouvés au cours complémentaire aux côtés de M. Claudius MOREAUD, les femmes restant majoritaires.

Il fut question de la libération des prisonniers. M. Georges HACK qui devait travailler à la cristallerie d'Oullins avant la guerre, avait été capturé par les Allemands. Lorsque sa femme voulait lui écrire en captivité, elle s'adressait à Maman. D'origine italienne, elle avait des difficultés pour écrire notre langue. Mme HACK avait deux filles : Georgette et Lucienne de trois à quatre ans plus jeune. Elle faisait à domicile des résilles, avec une habileté extraordinaire. Je vois encore ces mouvements rapides de droite à gauche et de gauche à droite pour nouer et pour couper. Au troisième étage du 18 de la rue Marceau, les HACK étaient voisins de Mme ACCIOLI.

Dans cette maison où nous demeurions, la guerre avait bien limité les victimes. M. Joseph DELHAYE était toujours compté disparu. M. Prosper PUEL décéda des suites de guerre à l'hôpital Sainte-Eugénie, étant poitrinaire. J'essaie de me rappeler. Au 4ème, M. SERMENT, au 3ème, M. BAUDRY qui sera nommé à Paris, M. BUISSON, dont la femme était directrice de l'école maternelle de la rue Raspail, au second, M. GAUTHIER qui perdit sa femme, née Yvonne TIS, peu après la naissance de Maurice, M. CLAUDINAUD, puis M. SERRES, au premier, mon père et M. BOUNEVIALLE dont l'épouse était postière, au rez-de-chaussée M. Joanny CHARLET, tous étaient cheminots.

Je me souviens d'une certaine veuve, Mme LIEUTAUD, qui avait des canaris et à laquelle j'apportais parfois du plantin... mais ce n'était pas une veuve de guerre. Elle demeurait au second. M.SIMOND avait travaillé à la charpente de la maison. Veuf, il s'est remarié et logeait au quatrième près de ses œuvres. Ni lui, ni M. ACCIOLI n'ont été mobilisés. Le propriétaire M. BESSEY et M. CANARD-VOLLAND étaient dans le même cas.

Et Mlle Claire MOREAUD dans notre troisième classe nous apprend "Noël pour la grande paix qui vient !" d'André Fontaine. J'ai un copain, Louis JANVIER, qui attend le retour de son père prisonnier. A ce retour, il y aura, une manifestation de solidarité. Lorsque Mlle MOREAUD nous demande si nous connaissons des monuments romains, mon ami Jean CULLEYRIER qui connaît bien Nîmes ne s'en sort pas pour citer les arènes et la Maison carrée ; il bégaye et moqueur, je ne peux contenir mes rires... c'est vilain ! Je suis bien classé, Pierre PUGNET aussi. Il traduit la situation ainsi : "On ne peut pas être premier, il y a FERRAND !" C'était déjà ainsi l'an dernier. Cette notion de classement ! Mon père y était très attaché ! Il n'y avait qu'un premier ! Les autres devaient-ils souffrir ? La vie m'a appris que beaucoup de derniers réussissaient là où les premiers restaient dans l'ombre.

Lorsque j'évoque 1918, je pense à la "grippe espagnole" qui a fait en France plusieurs centaines de mille de victimes : Henriette l'a eue, a perdu beaucoup de cheveux, mais elle s'en est sortie !

Que sais-je de cette enfance ? -Lorsque je dis que "je l'avais noté", c'est évidemment sur la donnée de ma patiente maman, plusieurs années après et non sur le vif. De même, me reviennent à l'esprit des propos que j'avais entendus de sa bouche et, sensible, je les avais gravés. Des visions également avaient frappé mes yeux tout neufs.

Ainsi, revenons à ma grand'mère LACOMBE. Elle est décédée à Saint-Paul-en-Jarez. Les registres de l'état-civil de la commune en font foi. Donc, elle avait quitté Rive-de-Gier peu avant. Maman, pour aller la voir, se rendait donc jusqu'à Grand-Croix, au lieu-dit "La Bachasse", comme lorsque nous allions chez MONTEIL aux Rives, et elle continuait à pied ! A la Bachasse, M. Jean AIMARD, qui avait été le garçon d'honneur de mon père au mariage de mes parents, tenait un grand café. Il n'y avait pas de taxi à cette époque, mais peut-être une rare exception de voiture à cheval. La veille du décès de la "Fanchette", c'était son petit nom, Maman descendant les escaliers de la maison, en ce triste mois de novembre, pour rejoindre la route, la gare et son train pour Oullins, a entendu sa mère lui dire : "Adieu ! Je ne te reverrai plus !" O combien, j'aurais voulu, en entendant cela, savoir que ce n'était pas vrai ! Pourquoi ai-je cité Jean AIMARD ? Cet ami de mon père : Je l'ai connu. Il était musicien et venait exceptionnellement à Oullins jouer avec l'Harmonie où il rencontrait M. Félix CARROZ, piston, 86 Grande Rue.

Et, puisque la grand'mère BOUCHER, avec la guerre, suivait son fils François à Auxonne, à Dijon, nous allions à Rive-de-Gier moins souvent. La gare principale, loin du centre, est au faubourg d'Egarande. Un grand passage à niveau était fermé par de longues barrières roulant sur rail. D'un côté, le tramway à vapeur filait par la rue principale vers la Boirie, Saint-Jean et, selon un document, la voie était électrifiée jusqu'à La Madeleine. De l'autre côté, le tramway modernisé avec freins à air comprimé, était également doté de sa perche électrique. Il se dirigeait vers Lorette, Grand-Croix, Saint-Chamond et Saint-Etienne. D'un côté, les grand'mères, de l'autre Les Rives, Saint-Paul, La Terrasse ou bien, à Lorette, les cousins côté paternel.